

Dans ce moment même un des serviteurs de Lady Fanny ouvre les deux battants de la porte du salon et annonce : *le docteur Johnson* ! Celui-ci s'avance lentement au milieu du salon, vers la Comtesse.

—Madame, lui dit-il, je vous prie de m'excuser.... Quand j'ai accepté votre invitation pour le vendredi que vous m'avez fixé, je ne songeais pas que ce serait le.... *le 21 novembre* !....

Vous ne me comprenez pas, je le vois, fit-il d'un ton déchirant. Eh bien ! je vais vous le dire.... ce sera une expiation de plus.

Il y a quarante ans aujourd'hui, jour pour jour, *le 21 novembre*, mon père, qui était vieux et souffrant, me dit : " Sam, prends la carriole, je ne suis pas bien, va au marché de Walstall, et tu vendras les livres dans mon échoppe, à ma place."

Moi, Madame, sottement fier du savoir que mon père m'avait fait donner ; moi, qui n'avais encore mangé que le pain de son travail ; moi, qui depuis ai manqué de pain... je refusai.

Alors, avec une douceur dont le souvenir me perce encore le cœur, mon père insista. " Allons, Sam, dit-il, sois bon enfant, vas-y, ce serait dommage de perdre un jour de marché."

Et moi, Madame, orgueilleux que j'étais, je refusai. Il y alla, mon pauvre père, par un temps de givre et de pluie glacée, comme il fait aujourd'hui ; il y alla....et... ..et il mourut ce bon père... il mourut peu de jour après !

En ce moment de son récit Johnson cacha, de ses deux mains, les larmes qui sillonnaient ses traits si mâles et si dignes ; puis il reprit :

Il y a quarante ans de cela, Madame, et, depuis quarante ans, *le 21 novembre*, je viens à Lichtfield. Le chemin que je n'ai pas voulu faire dans la carriole, je le fais à pied et sans avoir mangé ; je me tiens quatre heures sur la place du marché de Walstall, tête nue, à l'endroit où mon père a tenu trente ans l'échoppe qui m'a nourri.

Il y a quarante ans de cela, j'ai passé l'âge qu'avait mon père lorsqu'il mourut..., et moi je ne puis mourir !

Les sanglots du docteur redoublèrent. Personne n'osa essayer de consoler Johnson, et les larmes des assistants se mêlèrent aux larmes du vieillard repentant.

LE GENERAL DE CAEN. (1)

Avant d'arriver au grade de général, le brave de Caen fut, dit-on, l'aide de camp de son propre frère. On raconte que, se rendant un jour à son poste, il fut arrêté et questionné par les gendarmes.

" Comment vous nommez-vous ? lui demanda le brigadier.

—De Caen.

—D'où êtes vous ?

—De Caen.

—D'où venez-vous ?

—De Caen.

—Qu'êtes-vous ?

—Aide de camp.

—De qui ?

—Du général de Caen.

—Où allez-vous ?

—Au camp.

—Oh ! dit le brigadier, qui était un faiseur de mauvais calembourgs, il y a là bien des *caneaux*. Je vous arrête comme suspect.

De Caen passa la nuit sur le lit de camp de la caserne, et fut le lendemain mis en prison ; il en sortit je ne sais quand.

—On demandait un jour à Donoso Cortez, qui venait de raconter l'histoire merveilleuse de sa conversion, s'il n'y avait pas dans sa vie antérieure quelque chose qui pût expliquer ou motiver une grâce si extraordinaire. " Rien, répondit-il, si ce n'est peut-être que j'ai toujours regardé comme mes frères les pauvres qui se présentaient à ma porte."

—Lorsque M. Villenain était ministre de l'Instruction publique, un professeur de l'Université lui demanda un poste dans les environs de Paris.

" Mon cher monsieur, lui dit M. Villenain en le congédiant, il faut deux choses pour avancer : du mérite et des amis. Vous avez du mérite, vous avez en moi un ami ; mais *un* ami, ce n'est pas *des* amis."

LA VRAIE NOBLESSE VIENT DU CŒUR.

—Le maréchal Lefebvre, créé duc de Dantzig, par Napoléon Ier, allant un jour chez le roi Louis XVIII, remarqua un vieillard humblement assis dans un coin d'un antichambre : c'était évidemment un solliciteur attendant une audience ; ses traits distingués portaient l'empreinte d'une tristesse profonde ; son costume usé trahissait sa détresse.

Le duc de Dantzig, ému tout d'abord, fixa ses regards sur le vieillard, et tout d'un coup, rassemblant de vieux souvenirs, il sentit son cœur battre violemment, les larmes lui vinrent aux yeux, et, dans un irrésistible élan de bonté et de tendresse, il s'élança, les bras ouverts, vers le solliciteur.

—Vous ici ! s'écria-t-il, vous ici, mon Capitaine ! Que je suis heureux de vous revoir ! Mais...

—Pardon, monsieur, dit le vieillard dont la voix était devenue tremblante ; qui donc êtes-vous, je vous prie, vous qui me parlez ainsi ?

—Parbleu ! mon capitaine, je suis François Lefebvre, ancien sergent aux gardes, absolument comme vous êtes le Marquis de Belcour, mon brave et loyal Capitaine.

Ce fut une scène digne de tenter le génie d'un grand peintre et capable de remuer tous les cœurs.

Depuis lors, le duc de Dantzig ne perdit point de vue le marquis de Belcour, pour qui il voulut toujours être le *sergent Lefebvre*,

Un jour, le vieux gentilhomme fut prié par le Maréchal et la Maréchale de venir passer quelque temps à leur maison de campagne.

Le voyage fut long ; on passa la nuit en voiture. Vers l'aurore, les roues semblèrent rouler sur un gazon épais ; bientôt une grille s'ouvrit, et l'on mit pied à terre.

—Mon capitaine, dit alors le Maréchal, vous reconnaissez-vous ici ? C'est le château des Belcour, c'est ici que vous êtes né, c'est ici désormais que vous pourrez passer vos jours.

Puis, prenant des mains d'un serviteur un objet noir et difforme :

(1) Prononcez *Can*.